# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 72 rue de Chartres,

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 18 JUIN 1882.


## CAUSERIE DU DIMANCHE.

Après un hiver d'une délicieuse douceur, après un printemps d'une fraîcheur exceptionnelle, voici venir l'époque des chaleurs.

Hélas! c'est celle aussi de l'époque annuelle—des étrangers qui, pendant les mois de frimas, étaient venus jouir, parmi nous, des bienfaits d'un climat béni du ciel—des favoris de la fortune qui déjà bouclent leurs malles pour aller bientôt planter leurs tentes sur les bords de la mer, ou chercher dans des climats plus tempérés la fraîcheur qui nous abandonne—de ces habiles industriels de la voix, de l'archet ou du piston, que l'on appelle des artistes, qui profitent de ce que la belle saison physique et commerciale nous a mis tout à la fois en fonds et en joyeuse humeur, pour nous arriver à titre d'aile et réaliser parfait nous les bravos et les dollars—de ces hommes plus sérieux, plus dignes de nos respects, qui, tout en sentant, tous les ans, l'philanthropie, juste à temps pour payer, après les joies du carnaval, semer, du haut de leur chaire chrétienne, un peu de plomb dans nos cervelles légèrement affolées et nous ramener, s'il est possible, à des idées plus graves.

Tous, étrangers, riches, artistes, conférenciers ou prédicateurs, ne connaissent guères, de notre climat, que l'endroit; ils en ignorent l'envers. Et n'étaient les quels que rares exceptions que, au moment même de leur départ, le soleil darde sur nous pour nous assassiner, ces jolies, abominablement comme ces quelques larges gouttes d'eau qui s'étalent sur le pavé de nos rues et que nous savaient souvent les pluies d'orage pour nous avertir de leur arrivée, ils nous croiraient volontiers voués à un printemps perpétuel. Ils prendraient notre paye pour un second paradis terrestre.

Le fait est qu'il est bien enchanteur, notre hiver. Quelle douceur de température! Quel magnifique ciel! Plus beau que celui de Naples, pensent distraits que voudra! Quelle limpidité! Quelle transparence! Et comme nous savons en profiter! Comme nous sommes dignes d'un jouir—si non nos administrations qui, franchement, la main sur la conscience, sont déplorables, ce moins nous-mêmes, pour ces grands jours, pauvres qui n'aurons jamais que ce que nous voulons bien nous donner, et qui n'avons pas le public, qui ne savons vivre que de notre travail et nous abandonnons ensuite à nos heureux instincts, à notre joyeuse humeur, et, après avoir été longtemps à la peine, voulons être un instant au plaisir. Rien de plus naturel, rien de plus juste.

Et comme nous savons rire et nous amuser à nos heures! A deux ou trois milles lieux que nous comme du centre de la civilisation et des arts, des pays qui se sont readies célèbrent par des splendeurs de leurs fêtes populaires, qui nous apprendra à célébrer le carnaval d'une façon à la fois grandiose et délirante? les peuples d'outre mer vieillissent; ils deviennent moroses, parce qu'ils cessent la racinisme ou l'avarice; ils ne savent plus s'amuser: mauvais signe.

Ah! ne nous défendons pas de prendre ce savoir. Ce n'est pas un défaut, encore moins un vice. C'est une qualité, plutôt, presqu'une vertu. La belle humeur, c'est la sève de l'esprit humain, c'est la manifestation à l'extérieur de la conscience que l'homme a de sa force, de sa vitalité.

Restons jeunes, vifs, gais, et continuons à attirer les étrangers chez nous par l'éclat de nos fêtes.

A-t-on remarqué que le nombre en augmente, chaque année, nos approches du carnaval? nos processions de jour, nos cortèges de nuit sont devenus célèbres, et on vient les admirer, des quatre coins des Etats-Unis. Les correspondants du monde entier viennent brosser à-dessus et achèvent la conquête de l'étranger.

Ah! si nous savions exploiter cette mine d'or que nous avons sous la main. Pourquoi n'avons-nous pas une salle de magnifiques villes sur les bords du lac?

Nous pourrions, nous devrions avoir un des plus beaux cours du monde; soigné comme il devrait l'être, il serait incomparable. Pourquoi la rue Claiborne, une des avenues les plus larges, les mieux plantées que nous connaissions, n'est-elle pas bordée—par dessus les plus dignes d'elle? Pourquoi n'y élèverions-nous pas de luxueuses résidences entourées de jardins qui en feraient un séjour enchanteur?

Les américains est, au Nord, une ville de plaisance où, en hiver, s'établissent tous ceux qui possèdent un nom dans la politique, dans les arts, dans le haut commerce, dans la finance. Quiconque se respecte doit faire tout au moins acte de présence à Saratoga à l'époque des chaleurs. Pourquoi la Nouvelle-Orléans ne deviendrait-elle pas le Saratoga de l'hiver?

—Ouvrez un de nos journaux, à l'heure qu'il est, vous y lirez infailliblement ceci: Grande fête de nuit, concert, feu d'artifice, etc.—West End—Concerts de 10s, 20s, 30s—Anniversaire de la création de telle ou telle société, grand pique-nique, etc.—Fort Espagnol—Grand banquet donné par telle société, telle colonie, etc., Pontchartrain, Hôtel Washington.

Et quand nous savons en profiter! Comme nous sommes dignes d'en jouir—si non nos administrations qui, franchement, la main sur la conscience, sont déplorables, ce moins nous-mêmes, pauvres gens pas